

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 69 (1930)  
**Heft:** 14

**Artikel:** Ecureuils  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-223185>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 27.12.2024

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

sans ces deux taches au bout de l'oreille, qu'on voit encore courir. Vous avez eu bien raison de penser qu'elles disparaissaient. Elles devraient disparaître.

C'est évidemment le dessein de la nature que nous soyons blancs comme la neige. Mais elle a, semble-t-il, trop à faire pour achever ce qu'elle entreprend. Elle commence et ne finit pas. Regardez-y de près, et dans la plupart de ses ouvrages vous trouverez la tache noire au bout des oreilles.

Tels furent les premiers discours du lièvre blanc.

*Le lièvre blanc évoque l'hiver.*

Troisième jour du dernier quartier.

C'est sur le chapitre de l'hiver que le lièvre blanc est curieux à entendre. Il en parle d'abondance et se reproche d'en parler, nous jugeant incapables de partager son enthousiasme.

— L'hiver, dit-il, est une saison qui ne ressemble à aucune autre, la plus froide, mais la plus belle.

— Je ne comprends pas, en effet, comment ce qui est froid peut être beau.

— Il ne pleut jamais en hiver, il neige. Il neige tellement qu'on ne voit presque plus de rochers dans toute la vallée. Les plus âpres sommets blanchissent. Tout est blanc, tout est neige. Quand il ne neige pas, le ciel est d'un bleu plus sombre et plus profond qu'en été; il est aussi beaucoup plus peuplé d'étoiles. On en voit quelquefois en plein jour, tant elles sont brillantes.

Il dit encore que la difficulté est de se nourrir en hiver, à cause de la neige qui couvre l'herbe; mais on trouve toujours moyen de vivre.

— Je le crois bien. Ils ne sont pas difficiles, les lièvres blancs, ils ne vivent guère de fleurs.

— Le vent balait les neiges de quelque arête, qu'il met à découvert. Aussitôt tous les animaux du voisinage s'y rendent pour brouter. L'herbe y est flétrie et coriace, mais on vit de peu en hiver, et l'on n'a pas soif. Une autre ressource, la plus précieuse, est dans ces amas d'herbe coupée que l'homme entasse soigneusement autour d'une longue perche. On s'y fait un nid bien douillet, on s'y blottit, on s'y enfonce, on s'y fait des galeries plus chaudes que les nôtres, au fond desquelles on a toujours le gîte et le couvert. Ce sont les seuls terriers que connaissent les lièvres blancs. Quand le temps est mauvais, ils y passent la journée à rêver et à faire bonne chère.

— Il appelle cela bonne chère.

— Quand le temps est beau, ils font de longues courses sur la neige, dont toutes les paillettes scintillent, et ils ne rentrent que le soir. Le souper est toujours prêt. C'est le charme de l'hiver qu'on puisse aller partout sans avoir toujours à dépister le chasseur et ses chiens.

Une fois la neige bien établie, l'homme ne paraît plus à la montagne, et la sécurité serait complète sans les aigles et les vautours. Aussitôt qu'on découvre dans le ciel un point mobile, on gratte la neige et l'on entre en galerie.

Le voyant en veine, je l'ai poussé sur cette herbe flétrie et coriace et sur cette belle saison qui est la plus froide de toutes; c'est la seule fois, pendant cette longue journée où il s'est dit tant de choses, qu'il se soit départi du calme qui lui est habituel.

— Je vous plains, m'a-t-il répondu, oui, je vous plains de ne pas connaître l'hiver. Vous cherchez la sagesse et vous avez raison; mais quand vous vous dites philosophe et que néanmoins vous dormez, vous prouvez assez clairement que la philosophie n'est pas votre vocation. La philosophie ne consiste pas à dormir, mais à veiller. Les belles journées d'hiver sont celles où il se fait le plus de philosophie. Vous dormez alors, vous les faux songeurs; nous veillons, nous, les vrais. Nous sommes seuls sur l'alpe déserte, seuls sous le vaste ciel. Nous sommes seuls à nous mouvoir dans l'immobilité de la nature, seuls à respirer dans le silence universel. Il n'y a pas de silence en été, quand la nature travaille et que l'homme l'exploite, communiquant l'agitation qui l'entoure aux plus lointaines solitudes. Les hommes ont besoin de s'entendre les uns les autres, et c'est pourquoi ils vivent agglomérés dans des villes et des

villages. En été, tout est ville, tout est bruit, même la montagne. En hiver, quand l'air est calme, nous n'avons qu'à retenir notre respiration pour que le silence soit complet. La nature dort, l'esprit veille seul. C'est alors que viennent les grandes pensées. Ne parlons pas du printemps, saison des faiblesses! Le lièvre se suffit à lui-même en hiver. Ermite philosophe, il est, en hiver, le roi de la montagne. Ne le troublez pas, gens des terriers; ne l'accablez pas de questions indiscrètes. Vous lui demandez ce que c'est que l'hiver. Doit-il vous le dire? Y a-t-il un langage commun entre vous et lui? Pouvez-vous voir par la pensée ce qu'il a vu par les yeux? Vivez avec lui, respirez avec lui cet air silencieux, et vous saurez ce que c'est que l'hiver. Sinon, ne sonnez mot. Qui-conque dort a le droit de se taire.

Ainsi parlait le lièvre blanc et ses discours me gagnaient. Il dit vrai. Veiller est le moyen et la condition de toute science.

*Après avoir perdu son ami, le lièvre blanc, enlevé par un vautour, la marmotte cherche un autre appui pour atteindre à la vérité. Elle trouve cette aide grâce à un remariage. Mais sa nouvelle épouse a une philosophie différente de la sienne.*

Lune des avalanches. Premier jour du dernier quartier.

Ma femme se trompe quand elle se pique de philosophie; elle n'est pas du tout philosophe, elle est poète. Elle produit des idées, comme la plante produit des fleurs, plus rapidement et plus abondamment. Elle n'y croit pas, elle n'en doute pas non plus; elle les produit, et cela lui suffit.

De là vient qu'elle me bat toujours dans la discussion. Elle a quatre idées pendant que je n'en ai qu'une. De là vient aussi qu'aucune de ses idées ne mûrit en sagesse. Ce sont des étincelles qui jaillissent et s'éteignent. Il y a plus de philosophie dans deux idées approfondies, pesées, confrontées avec la réalité, que dans cent idées créées et jetées au vent par les jeux de la fantaisie. La philosophie est discipline. Le génie de ma femme n'a jamais connu la discipline.

Ceci me rappelle ce que j'écrivais sur ces tablettes, que l'idéal serait de chercher la sagesse à trois, avec une femme et un ami. Les dieux n'ont pas permis que ce bonheur me fût accordé au complet. Mais s'ils m'en ont refusé une partie, ce n'est pas une raison pour que je ne me le refuse tout entier.

Je sens de plus en plus le besoin d'un ami.

Deuxième jour.

Nous venions de déjeuner à loisir, nous avions brouillé l'anémone et la soldanelle, nous étions couchés au soleil, sur une dalle propre et chaude, et je filais doucement, les yeux à demi fermés, pendant que ma femme jouait avec mon collier.

« Ce que c'est pourtant que ces maris qui ne croient à rien! » dit-elle en me caressant de la main.

Je fermai les yeux et répondis comme en rêve :

« Ce que c'est pourtant que ces femmes qui croient toujours qu'elles croient à quelque chose! »

Elle continua à me caresser de la main.

« Monsieur le philosophe pourrait-il me dire, peut-être, combien jusqu'ici il a eu d'enfants? »

Le philosophe, tout en filant, compta sur ses doigts et trouva, ce qu'il savait fort bien, qu'il avait été cinq fois père de famille et qu'il avait eu vingt-trois enfants.

« Vingt-trois! dit la belle, on peut vous en revendre, car cinq fois mère de famille, on a élevé trente-deux enfants. »

A ce chiffre inouï, le philosophe cessa de filer; il eut un tressaillement qui le fit sauter sur place.

« Oui, reprit-elle, et c'est ce qui vous prouve que votre philosophie ne mène à rien. Croire, c'est vivre, et vivre, c'est avoir beaucoup d'enfants. »

A ces mots, le philosophe, qui se laissait de nouveau caresser, les yeux fermés, reçut une violente tape sur le museau. Il se leva d'un bond.

La belle jouait sur l'herbette, à cent pas.

## Écureuils.

Quand au commencement Dieu façonnait le monde,  
Lorsqu'on vit à sa voix  
Les animaux des airs, de la terre et de l'onde  
Naître tous à la fois.

Les premiers écureuils — ils étaient deux — perchèrent  
Dans les forêts d'Eden,  
Et sur un grand sapin joyeusement nichèrent  
En la saison d'hymen.

Ils eurent deux petits faisant aussi la paire,  
Petits bijoux d'amour!  
Figurez-vous l'orgueil quand on a Dieu pour père  
D'être père à son tour!

Ce fut un grand souci lorsqu'il fallut apprendre  
Aux écureuils jumeaux  
A s'en aller cueillir les fruits que l'on voit pendre  
Au bout des longs rameaux.

La faîne du fayard, dont la coque épineuse  
Cache un fruit succulent,  
Et les cônes dorés du cèdre ou de l'yeuse,  
La châtaigne et le gland.

Le père allait devant, sentant si la branchette  
Portait suffisamment,  
Et la mère suivait pas à pas, inquiète,  
Disant à tout moment :

« Pas trop haut, pas trop loin; marchons avec prudence,  
Mesurons chaque pas.  
La branche peut craquer lorsque moins on y pense;  
Ne nous y fions pas. »

Mais dès le lendemain les petits s'échappèrent  
A la pointe du jour,  
Et le long du sapin étourdiment grimperent  
Sans avoir dit : « Bonjour! »

Sur le plus haut sommet de la dernière branche,  
L'un près de l'autre assis,  
Ils furent grignoter l'amande tendre et blanche  
Des vieux cônes roussis.

Et tout en déjeûnant ils regardaient le monde,  
Le ciel au-dessus d'eux,  
Les horizons lointains et la forêt profonde  
Au feuillage houleux.

Bientôt on entendit pousser dans la feuillée  
De longs cris déchirants,  
Des cris dont la forêt soudain fut réveillée...  
C'étaient les vieux parents.

Une voix répondit : « Nous irons tout à l'heure;  
Nous savons le chemin.  
Tout au haut du sapin l'amande est bien meilleure,  
Tout au haut du sapin! »

Puis le frère et la sœur un jour se fiancèrent;  
L'hymen fut accompli,  
Et du printemps suivant les brises balancèrent  
Le nid déjà rempli.

Alors se souvenant de leur folle vaillance,  
Ils se dirent entr'eux;  
« Nous qui de la jeunesse avons l'expérience,  
Tâchons d'ouvrir les yeux. »

Mais leurs petits aussi soudain s'emancipèrent,  
Et comme eux, un matin,  
Sans avoir pris congé joyeusement grimperent  
Jusqu'au haut du sapin.

Et depuis six mille ans, peut-être davantage,  
Les choses vont ainsi.  
Les vieux morigénant la jeunesse volage  
Qui n'en prend nul souci.

O jeunes écureuils, race libre et vaillante,  
Échappez-vous encor!  
Allez, allez tout seuls sur la branche tremblante  
Cueillir les cônes d'or!

Pour qui veut des sommets essayer la conquête,  
Pour qui regarde en haut,  
Pour qui naît écureuil, écureuil ou poète,  
Il n'est jamais trop tôt.

Trop tôt pour écouter la voix intérieure,  
La voix du gai lutin,  
Qui nous dit en secret que l'amande est meilleure  
Tout au haut du sapin.